

Dialogue entre Vincent Citot
et Jean-François Dortier

La marche de l'histoire

Évolution des sociétés, cultures et idées,
des clans préhistoriques au 21^e siècle



Maquette couverture et intérieur : Isabelle Mouton.
Crédit photo couverture : © THEPALMER/GettyImages.

Retrouvez nos ouvrages sur
www.scienceshumaines.com
www.editions.scienceshumaines.com

Diffusion/Distribution : Interforum

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement, par photocopie ou tout autre moyen, le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français du droit de copie.

© **Sciences Humaines Éditions, 2024**

38, rue Rantheaume

BP 256, 89004 Auxerre Cedex

Tél. : 03 86 72 07 00 / Fax : 03 86 52 53 26

ISBN = 9782361069094

Dialogue entre Vincent Citot
et Jean-François Dortier

La marche de l'histoire

Évolution des sociétés, cultures et idées,
des clans préhistoriques au 21^e siècle.



PRÉSENTATION

DES AUTEURS

Jean-François Dortier

J'allais avoir 13 ans. Mon anniversaire approchait et ma pauvre mère était à court d'idées (et d'argent) pour me faire un cadeau. Pensez, avec sept enfants et autant de dates anniversaires!

Qu'offrir à ce garçon qui n'était plus un enfant et dont les préoccupations étaient si éloignées des siennes? Je lui suggérais de m'offrir un livre; depuis quelque temps mon frère m'avait transmis le virus de la lecture. Mais comment maman aurait-elle pu choisir un bon titre? Alors, elle a sorti quelques francs de son porte-monnaie et m'a envoyé choisir moi-même mon cadeau.

À la librairie du coin de la rue, j'ai erré un moment entre les rayons avant qu'un titre attire mon regard: *Les rendez-vous du diable*. Un petit livre de la « Bibliothèque verte » écrit par le vulcanologue Haroun Tazieff.

Mon choix était fait.

Je me revois descendre la Grande rue, les yeux rivés sur les schémas des volcans en éruption. Ma conversion fut immédiate. Quand je serai grand, moi aussi je serai vulcanologue! Dans mon esprit cela voulait dire: explorateur, savant, écrivain, vulgarisateur. Moi aussi je voyagerai, j'explorerai les entrailles de la Terre, je percerai les mystères des volcans et des tremblements de terre; j'expliquerai le chaos apparent des éruptions volcaniques par des forces cachées. Et j'écirai des livres pour faire partager ce savoir.

Puis le temps a passé, j'ai oublié les volcans et Haroun Tazieff. Des sciences de la nature – la physique, les atomes, les planètes et

les animaux – qui furent mes premières amours savantes, je suis passé aux sciences de l'humain. J'ai conservé l'idée que la nature humaine avait ses lois, ses dynamiques souterraines, ses fractures et ses éruptions soudaines, et qu'on pouvait dégager des raisons cachées derrière le chaos apparent.

Mais pour découvrir cela, il fallait d'abord mener des études minutieuses dans toutes les strates de l'être humain, remonter à ses origines, étudier son passé, observer de près le matériau social (l'économie, la politique, la culture); mais aussi explorer les méandres de l'esprit, le cerveau, les idées, leur structure et leur histoire. Bref, il fallait bourlinguer à travers tous les continents des sciences humaines pour espérer un jour recomposer une vision globale.

Dans *Sciences Humaines*, que j'ai créé il y a plus de trente ans, il y avait déjà ce rêve de gosse. De vulcanologue, je m'étais converti en « humanologue ».

Ce projet ne m'a pas quitté. C'est risible et dérisoire, mais un demi-siècle plus tard, je me vois en Haroun Tazieff de l'humaine condition. L'être humain a ceci de commun avec les volcans : ils sont tantôt endormis, tantôt en éruption ; ils sont mus par des forces invisibles ; ils ont leurs forces telluriques qu'il faut deviner sans jamais les voir.

L'humanologie est un néologisme pour désigner un vieux projet : celui d'une science générale de l'être humain. C'était l'ambition de l'anthropologie avant qu'elle ne devienne une discipline spécialisée (l'étude des « sauvages » devenus les peuples premiers). Le découpage en domaines spécialisés est une nécessité qui permet d'explorer les multiples facettes de l'humanité : l'étude des sociétés (sociologie), le psychisme humain (psychologie), le langage (linguistique), la science politique, l'économie, etc. Mais le prix à payer de cette spécialisation est un morcellement du savoir et l'oubli des questions fondatrices.

Pour moi, *Sciences humaines* a été et reste un observatoire privilégié pour s'approprier ces connaissances venues de différents horizons, réaliser des synthèses de savoir, être à l'écoute des découvertes.

Mais je ne me suis jamais départi de ma vocation première, comprendre l'humain au-delà des spécialités disciplinaires.

L'histoire doit, elle aussi, retrouver sa vocation première, car on ne peut se borner à étudier telle ou telle séquence du passé sans chercher à comprendre la dynamique d'ensemble : celle qui court sur des siècles et des millénaires et qui emporte les humains dans une course folle. La marche de l'histoire est sans doute mue par des ressorts multiples : l'environnement y joue son rôle, tout comme les inventions techniques, les dynamiques démographiques et économiques, les idées et les idéologies. Mais comment penser l'enchevêtrement de ces forces ?

J'ai trouvé en Vincent Citot un compagnon de route qui partageait les mêmes préoccupations. De nos échanges et débats est né ce livre.

Vincent Citot

Né en 1975, à Paris, je suis tombé assez tôt dans la marmite philosophique, à en croire le témoignage de mes parents, qui rapportent avoir été gentiment harcelés par mes questions et mon désir de comprendre – pourquoi ceci, pourquoi cela, de quoi est faite la matière, jusqu'où va l'univers, etc. Après avoir voulu être astronaute, comme beaucoup d'enfants, je commençais à m'inquiéter de la dispersion des savoirs. Puisqu'il y a sept jours dans la semaine, me disais-je, je serai astronaute le lundi, égyptologue le mardi, biologiste le mercredi, et ainsi de suite. Autrement dit, l'heptathlonien des sciences.

À l'adolescence, je parcourais les rayons des librairies avec gourmandise et commençais à m'aventurer dans la lecture de telle ou telle revue de vulgarisation scientifique, de tel ou tel philosophe. Vint ensuite la classe de Terminale où je vis ma passion du savoir et de la réflexion, pour la première fois, écartelée entre philosophie et science. Mais aussi entre les disciplines elles-mêmes (qui m'émerveillaient) et leur enseignement (ennuyeux et formaliste). Après le Bac, je m'engageai dans des études de

sciences humaines, considérant que la philosophie – ma discipline de cœur – pouvait se pratiquer en autodidacte. Au bout d'un an de ce régime, j'inversai le rapport, repris le cursus philosophique du début et décidai de me tenir informé de l'évolution des sciences sans être un savant professionnel. L'avantage de la philosophie est qu'elle permet de s'intéresser à tout, tandis que les archéologues et les astrophysiciens ne peuvent que se spécialiser toujours davantage.

Quand il a été question de rédiger une Thèse de doctorat, je n'ai pu me résoudre à circonscrire un sujet trop étroitement. Un bon compromis m'a semblé être de questionner la nature et les exigences de la philosophie en tant que telle. Puisqu'il faut une spécialité, je serai méta-philosophe. Inutile de dire que ce choix n'a pas facilité mon insertion dans le monde de la philosophie universitaire. En réaction à celui-ci, qui me paraissait étranger aux exigences d'une pensée authentiquement philosophique, je créai avec quelques amis la revue *Le Philosophoire*. Il s'agissait notamment de ne pas confondre philosophie et commentaires d'auteurs.

Par bonheur, ce rapport singulier à l'institution ne m'a pas empêché d'être certifié, puis agrégé. L'enseignement eut sur moi un effet assainissant et libérateur: je me suis progressivement débarrassé de l'inutile jargon qui affectait mes premiers articles. J'ai mis plus de temps à me délester du désir de systématisme, confondant longtemps système philosophique et mise en ordre de ses idées. Mes premiers livres sont une sorte de philosophie de la philosophie et de pensée de la pensée: quelle est la nature de la pensée philosophique, que peut-on espérer de la réflexion théorique, comment la pratiquer intelligemment?

Outre la question de la vérité, ma grande obsession a toujours été celle de la liberté. Or pour être libre en général, il faut déjà l'être en matière intellectuelle, pensais-je. Mais comment ne pas subir l'influence de son temps et comment évaluer les divers déterminismes qui entravent (ou rendent possible?) la pensée? Partant de ce genre de considérations, je me lançai dans le projet

d'un passage en revue systématique des divers conditionnements de ma propre pensée. Avant d'en venir aux conditionnements neurologiques, psychologiques, physiques ou anthropologiques, j'entrepris d'étudier ceux de l'époque – autrement dit les déterminismes intellectuello-historiques. De là mon *Histoire mondiale de la philosophie*, qui est en réalité la tentative de repérer des lois d'évolution intellectuelle dans le temps et l'espace civilisationnel. J'y montrai aussi combien il a toujours été fâcheux, pour la philosophie, de se désintéresser des sciences alors que celles-ci devenaient des spécialités autonomes.

Après l'histoire intellectuelle, il m'est apparu important d'élargir mes recherches à l'histoire socioculturelle et finalement de faire de la macrohistoire. Non seulement c'est en soi passionnant, mais, en plus, j'en tirerai le moment venu des conséquences en philosophie morale et politique. Le projet d'une philosophie de la liberté n'est pas abandonné; il est différé. Voilà où j'en suis quand je rencontre Jean-François Dortier, spécialiste de culture générale, et dont la fréquentation et la conversation me ramènent à ma vocation initiale de comprendre un maximum de choses dans l'espace de notre courte vie.

AVANT-PROPOS

LES DESSOUS D'UN DIALOGUE

Jean-François Dortier

Après avoir lu son *Histoire mondiale de la philosophie*¹, j'ai aussitôt écrit à Vincent Citot pour lui faire part de mon admiration et enthousiasme. Voilà le livre que j'attendais et qui ouvre une voie nouvelle pour aborder l'histoire de la pensée. Il est d'abord intéressant par l'ampleur du domaine couvert : une histoire qui ne se réduit pas à la tradition occidentale, mais s'ouvre à d'autres aires culturelles – l'Islam, l'Inde, la Chine, le Japon. Mais son principal apport va bien au-delà.

Au lieu de proposer une synthèse des auteurs, des œuvres et des courants de pensée, comme le font les manuels, Vincent aborde l'histoire de la philosophie sous un angle tout à fait neuf. Il s'attache à comprendre pourquoi la philosophie s'est déployée à telle ou telle période de l'histoire, et à dégager des cycles historiques de la pensée. Sa problématique correspond exactement aux questions que je me pose sur l'histoire de la pensée. Je me suis surtout interrogé sur l'histoire des sciences et des religions, mais avec un souci similaire : comprendre les conditions d'émergence de la pensée et, en retour, son rôle sur la dynamique de l'histoire. Ce genre de questions m'a amené ces dernières années à rédiger nombre d'articles sur l'histoire des savoirs scientifiques et techniques.

1- V. Citot, *Histoire mondiale de la philosophie*, PUF, 2022.

Le contact étant établi, j'ai rencontré Vincent quelques jours après dans une brasserie parisienne. Immédiatement on s'est entendu. À vrai dire ce jour-là, on a autant parlé d'histoire des idées que de course à pied. Vincent est un sportif accompli. Je suis fier d'avoir couru quelques marathons et autres courses de fond, mais lui est à un autre niveau : après avoir été décathlonien (ce qui m'impressionne beaucoup !) il s'est attaqué à des courses de 100 kilomètres. Plus tard, j'ai découvert ses autres passions, comme la photographie (son site vaut le coup d'œil). Il fait aussi partie du petit monde étrange des cataphiles et autre amoureux des carrières souterraines.

Vincent dirige aussi la revue *Le Philosophoire*, dont il est un des fondateurs. Mais j'ai vite compris que ses centres d'intérêt dépassent de loin la seule philosophie. L'histoire, l'archéologie, la biologie, la théorie de l'évolution sont devenues ses domaines de prédilection. Enfin, j'avais trouvé avec qui parler : de Darwin comme de l'origine de l'agriculture, de l'histoire chinoise comme de psychobiologie. Il était clair que notre dialogue devait se poursuivre... Ce fut le cas : parfois autour d'un verre chez lui, à Paris ; parfois chez moi, à Auxerre. Le plus souvent par mail.

On a d'abord croisé le fer autour de l'idée de cycles historiques – une des idées fortes de Vincent. Notre échange a donné lieu à un premier dialogue sur la question des cycles des idées. Puis, notre débat s'est élargi. Pour ma part, j'aborde l'histoire des savoirs humains à partir du constat d'âges d'or de la pensée, c'est-à-dire de moments clés de l'histoire où la pensée fait des bonds en avant dans différents domaines (philosophiques, techniques, scientifiques, artistiques²). Je me suis également intéressé à la transmission de certains savoirs techniques et scientifiques d'une civilisation à l'autre. Ainsi, la Route de la soie fut aussi une route du savoir par laquelle la Chine a transmis à l'Occident nombre d'inventions (du papier à la boussole). Au Moyen Âge, une partie de la science arabe a été transmise à l'Occident *via*

2- « Histoire mondiale de la pensée », *Sciences Humaines* – Hors-Série, n° 29, 2024.

les moines et les marchands, etc. Cette histoire de transmission n'entre pas à mon avis dans le cadre des cycles des idées. Pas plus que les révolutions en chaîne qui, depuis cinq siècles, ont conduit l'Occident dans une dynamique ascensionnelle. Il y avait là motif à des discussions plus poussées.

Nos échanges allaient nous conduire à creuser la question des ressorts de la pensée : ses conditions d'émergence, ses bases économiques, sociales et politiques, à élargir le sujet à celui des cultures humaines et de leurs naissances. Nous avons donc abordé le thème de la dynamique des civilisations, des causes de la croissance, du progrès du savoir et même du sens de l'histoire !

Au final, c'est devenu ce livre. En feuilletant le résultat, j'éprouve un sentiment partagé. D'un côté, une frustration : j'ai souvent été gêné par la densité et l'abstraction des propos. Je sais combien la réflexion se laisse facilement piéger par l'abstraction et la conceptualisation. Et, à chaque page, j'aurais voulu donner des exemples vivants, raconter des histoires, faire vivre les idées et avancer sur certaines des pistes à peine ébauchées. Mais c'eût été sans doute renoncer à ce projet. D'un autre côté, j'éprouve une grande satisfaction : celle du travail accompli. Nous nous sommes aventurés sur un terrain périlleux et mouvant sur lequel les études académiques osent rarement empiéter : celle d'une réflexion sur la marche des idées et de l'histoire humaine.

Vincent Citot

Nous traitons ici de sujets grandioses et profonds concernant l'histoire. Pourtant nous ne sommes pas historiens professionnels. Serions-nous présomptueux, inconscients, suicidaires ? C'est possible. Mais j'envisagerai une autre hypothèse. Et pour cela, je raisonne par l'absurde : j'aurais hésité à traiter des grandes questions de la philosophie – c'est-à-dire de ma spécialité universitaire – dans une conversation avec un collègue. Le format m'aurait paru comme un corset. De la même façon, je soupçonne que beaucoup d'historiens seraient réticents à traiter de

l'histoire comme nous le faisons. Quand on est engagé dans une discipline particulière, on respecte les attendus de la profession. Quand celle-ci a une prétention scientifique, on se fait connaître et reconnaître en manifestant rigueur et précision davantage qu'en proposant des généralités. C'est justement parce que nous ne sommes pas exposés aux exigences d'un réseau professionnel³ que nous osons nous lancer dans une pareille aventure. Et je ne crois pas que ça soit seulement par ignorance des risques, mais avant tout parce que la distance à la discipline donne de l'audace. Bien entendu, il ne faudrait pas que l'audace soit la témérité ni les aventuriers trop aventureux. Nous avons avec nous quelques ressources et bagages.

J'ai toujours refusé que la philosophie soit une spécialité d'initiés; et, contre beaucoup de mes collègues, j'ai systématiquement défendu les pratiques et usages non professionnels de ma discipline. Non par charité, mais parce qu'il arrive que les non-spécialistes posent des questions plus frontales, plus authentiques et finalement plus philosophiques. Tandis que, trop souvent, les philosophes professionnels se perdent dans des considérations techniques, dans un jargon convenu et des références révérencieuses à « la tradition » (paradoxe singulier des professionnels de l'esprit critique que d'envisager les auteurs « classiques » comme des autorités). J'aimerais que les historiens professionnels aient avec nous la même bienveillance – si toutefois nous faisons preuve de la même authenticité, que je décèle chez les philosophes non professionnels.

Comme l'explique Jean-François Dortier ci-dessus, la structure de ce livre obéit davantage au cheminement d'une conversation qu'à une logique *a priori* ou à un ordre chronologique. Plutôt que de commencer par l'histoire générale (de la préhistoire au 21^e siècle), puis d'examiner des aspects plus transversaux (his-

3- Qui ne se limitent pas à l'exigence de scientificité, mais qui contiennent aussi des attendus contingents relatifs à la communauté en question, aux institutions qui l'encadrent, aux opportunités de carrière et aux aspirations de l'époque.

toire culturelle, histoire intellectuelle, histoire des sciences et de la philosophie), nous avons commencé, pour ainsi dire, par la fin. Car cette fin était, dans notre conversation réelle, un début.

Moi qui suis, habituellement, un maniaque de la méthode⁴, cette façon de procéder me bouscule un peu. Mais elle a l'avantage d'accorder la forme au contenu. En effet, nous ne prétendons pas ici démontrer rigoureusement des thèses en histoire ou en anthropologie (ce qui aurait requis des développements bien plus considérables et un nombre de références colossales), mais seulement proposer des idées fécondes et compatibles avec l'état d'avancement du savoir. Ni prétention scientifique *stricto sensu* (la forme du dialogue ne s'y prête pas) ni vulgarisation (notre objectif n'est pas de diffuser la pensée des autres). Une logique d'exposition trop rigoureuse aurait entretenu une confusion sur le statut et les ambitions du dialogue. Mais il fallait tout de même une cohérence d'ensemble, car il ne s'agit pas non plus d'une conversation improvisée.

Voici donc le résultat du compromis que la rigueur et la fantaisie ont négocié pour notre compte : nous commençons par l'histoire de la philosophie, puis nous élargissons à l'histoire intellectuelle et à l'histoire culturelle. Après quoi, nous nous demandons comment les sociétés associées aux diverses cultures se forment et se déforment, comment naissent et meurent les civilisations, qu'est-ce qui subsiste à travers le temps et donne une ossature à l'évolution plurimillénaire et, enfin, quelle place accorder aux bouleversements des deux derniers siècles.

Un dialogue n'est intéressant qu'en respectant une double condition : qu'il y ait du désaccord (sans quoi, l'ennui triomphe) et qu'il y ait un terrain commun d'intelligibilité (sinon, c'est stérile). Inutile de s'attarder sur le second point : Jean-François et moi avons tout de suite senti que nous creusions dans la même

4- Mon premier ouvrage publié portait sur « le problème du commencement » (V. Citot, *La condition philosophique et le problème du commencement*, Le Cercle Herméneutique, 2009).

carrière. J'essayerai donc plutôt de résumer nos désaccords. Ils sont d'abord méthodologiques : Jean-François pense au contact des choses et se méfie des abstractions théoriques, tandis que mon penchant propre est exactement inverse. Il se nourrit de la diversité des peuples et des cultures, comme autant de curiosités qui excitent sa gourmandise ; tandis que, pour ma part, je me sens perdu si je n'ai pas de classement ou d'étiquetage à proposer. Jean-François insiste sur le caractère buissonnant des explications et l'hétérogénéité des choses humaines, tandis que je tiens fermement à distinguer la règle des exceptions. Il me semble que nous avons conscience de nos biais respectifs et que le dialogue a permis en partie de les dépasser.

S'agissant du fond, et non plus de la méthode de travail, les désaccords sont tout aussi marqués : sur les oscillations (voire la cyclicité) des réalisations humaines, sur l'émergence de l'État, le rôle de la démographie dans l'histoire ou encore les conséquences de la révolution industrielle. Notre conception des temps présents et futurs n'est pas la même. Jean-François relativise les difficultés du monde actuel en les replaçant dans l'horizon ouvert par la révolution industrielle, tandis que j'y vois une menace envers tout ce qui nous a permis de nous industrialiser. Au total, ce ne sont pas deux théories de l'histoire qui s'opposent, mais deux sensibilités et deux approches qui composent, qui négocient, qui argumentent, autant que faire se peut.

CHAPITRE I

L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE EST-ELLE CYCLIQUE¹ ?

L'histoire de la philosophie est souvent présentée comme une galerie de grands penseurs qui se sont succédé au fil du temps : Platon, Aristote, Descartes, Hegel, etc. Il temps de sortir d'une vision muséale et eurocentrée de la philosophie, pour aller à la rencontre d'autres civilisations où elle s'est déployée. Il est bon aussi d'observer la philosophie comme une dimension culturelle parmi d'autres, qui connaît des vagues, des cycles et des trajectoires historiquement repérables.

Jean-François Dortier : Il n'est peut-être pas inutile, avant de parler d'histoire de la philosophie, de préciser le sens de quelques termes. Car les philosophes peinent à définir d'une manière consensuelle leur discipline et leur activité. Quelle est ta définition du *philosophe* ?

Qu'est-ce qu'un philosophe ?

Vincent Citot : Je propose une définition très simple, qui attriste et déçoit tous ceux qui l'entendent (mais je persiste !) : est

1- Une première version de ce chapitre est parue sous le titre « À quoi servent les philosophes ? », dans *L'Humanologue*, 9, 2023.

philosophe toute personne qui passe le plus clair de son temps à philosopher. Bien ou mal, en autodidacte ou en professionnel, en prenant la plume ou en enseignant, dans sa tour d'ivoire ou en parcourant le monde. Il faut définir l'identité d'un individu par ce qu'il fait. Un maçon est maçon parce qu'il maçonne; de même pour un philosophe.

On devient philosophe en étant un obsessionnel du questionnement philosophique, en quelque sorte. En ce qui me concerne, je harcelais jadis mes parents avec cette question toujours répétée: « Pourquoi? ». Aujourd'hui, je me harcèle moi-même de la même façon. Au fond, rien n'a changé...

J.-F. D.: Tu dis qu'être philosophe, c'est pratiquer la philosophie. Pourquoi pas! Après tout, on désigne comme musicien celui qui pratique assidûment la musique, à titre professionnel ou amateur. Idem pour les peintres ou les cyclistes. Sauf que cette évidence vaut surtout pour l'époque contemporaine, où la philosophie a des contours assez précis et qu'il est facile de distinguer un philosophe d'un écrivain, d'un physicien ou d'un homme d'Église. Le philosophe est aujourd'hui le spécialiste des idées générales qui intervient dans des domaines balisés (éthique, épistémologie, un peu d'idées politiques et un zeste de métaphysique, pour faire vite).

Mais à l'époque de Descartes ou de Newton, par exemple, la « philosophie naturelle » s'identifiait à ce que l'on nomme aujourd'hui la science. Descartes est autant mathématicien, physicien (et même anatomiste à ses heures) que métaphysicien. Son projet est celui de forger une « science nouvelle ». Une partie de son œuvre (comme le *Discours de la méthode*) a été artificiellement isolée d'une autre (géométrie, physique) pour faire de lui notre philosophe national. Même chose pour Aristote. On a isolé des parties de son œuvre (logique, politique, éthique, métaphysique), dont son *Histoire des animaux* (cinq livres!), qui constitue pourtant une part essentielle de sa réflexion, afin d'en faire un philosophe.

V. C. : L'identité des « philosophes » varie en effet autant que celle de la « philosophie » – discipline qui n'échappe pas à l'histoire. Tentons d'en donner une définition et nous retrouverons ensuite ton objection sur la variabilité historique des catégories définies.

Qu'est-ce que la philosophie?

V. C. : Il serait vain de définir la philosophie *in abstracto*, comme une catégorie qui aurait son essence propre. En réalité, elle est seulement une façon de penser qui se singularise au sein d'une vie intellectuelle déjà constituée. Sa définition doit être relative à ce dont elle se distingue. C'est pourquoi, si l'on me somme de produire une définition courte et claire, je dirais que la pensée philosophique est une pensée religieuse argumentée – donc sécularisée, donc sortie du religieux. La philosophie se pose en effet les mêmes questions que la religion : de quoi le monde est-il fait ? (et comment le connaître ?) ; qu'est-ce qui a de la valeur ? (sur le plan moral, politique, esthétique, éducatif, etc.) ; comment mener sa vie ? Les champs de compétences respectifs de la philosophie et de la religion se recouvrent complètement : ontologie, épistémologie, axiologie, praxéologie. La philosophie se distingue de la religion par les moyens mis en œuvre pour répondre aux questions qu'elle se pose : argumentation, rationalisation, recours à l'expérience, confrontation critique et autres moyens de justification.

J.-F. D. : La philosophie a certes une identité affirmée aujourd'hui (autour de l'enseignement de la philosophie, ses textes et domaines de référence), mais le fait de se poser des questions sur la nature, sur l'homme, sur le sens de la vie... n'est pas propre à la philosophie. Elle n'est pas qu'une religion laïcisée : elle résulte aussi d'un divorce avec la science.

L'histoire de la philosophie apparaît comme un découpage artificiel et une reconstruction *a posteriori* dans l'histoire de la

pensée (pensée savante, religieuse ou politique). L'identité de la philosophie s'est forgée autour d'un socle institutionnel : son enseignement, qui, lui-même, s'appuie sur un *corpus* de textes et de thèmes forgés autour d'une « une tradition réinventée », comme disent les anthropologues.

V. C. : Que l'histoire de la philosophie soit, le plus souvent, mal écrite parce qu'artificiellement isolée de son contexte intellectuel (pensée religieuse, morale, politique, préscientifique ou scientifique), je te l'accorde. Que ce que l'on entend par « philosophie » soit relatif à l'historicité de ce contexte, c'est certain. L'apparition des sciences impose à la philosophie de se positionner non plus seulement par rapport à la religion, mais également par rapport à celles-ci, donc de renouveler sa définition. Mais l'historicité des frontières disciplinaires ne rend nullement artificiel le découpage religion-philosophie-science (il le rend seulement relatif).

Tu donnais tout à l'heure les exemples d'Aristote et de Descartes : comment qualifier leurs travaux qui relèvent aujourd'hui de sciences particulières, mais qui n'étaient pas, à leur époque, distincts de la « philosophie » ? Dans la mesure où la philosophie prend en charge l'ensemble du savoir avant que les diverses sciences n'en revendiquent leurs parts, je trouve honnête de qualifier de « philosophiques » les études d'astronomie, de physique ou de biologie réalisées par des auteurs ayant vécu avant la grande divergence philosophie-science. Tu as raison de me mettre en garde contre le danger d'anachronisme, mais je ne cours guère de risque en procédant ainsi.

L'un de mes principes historiographiques est d'éviter aussi bien l'anachronisme (notamment la projection artificielle dans le passé de catégories contemporaines) que son inverse, qui consiste à prendre pour argent comptant la façon dont les auteurs du passé ont conçu leur pratique. Le travail de l'historien ne consiste pas à restituer le passé selon la vision du monde en vigueur dans ce passé même. Sinon, il faudrait être animiste pour parler des animistes, aztèque pour parler des Aztèques, etc. Un penseur qui

se pose des questions philosophiques est philosophe, même s'il se considère lui-même poète, athlète ou cithariste. Les acteurs de l'histoire ne savent pas toujours l'histoire qu'ils font et ne sont donc pas toujours bons guides pour penser leur propre insertion dans la trame historique. Quand, dans mon *Histoire mondiale de la philosophie*, je qualifie de *philosophe* un auteur indien ou chinois de l'Antiquité, je ne fais pas de projection inconsciente artificielle, j'applique un concept en toute conscience.

Date et lieu d'apparition de la philosophie

J.-F. D. : Quand, pourquoi et où la philosophie est-elle apparue selon toi ?

V. C. : La philosophie apparaît quand les réponses religieuses fournies antérieurement ne sont plus considérées comme satisfaisantes, ou bien quand des religieux eux-mêmes sont poussés à argumenter pour faire triompher leurs thèses. Ils deviennent alors philosophes, parfois à leur corps défendant. Dans les sociétés où ce besoin ne se fait pas sentir, la philosophie n'est pas identifiable comme nouvelle façon de penser. Ce qui ne l'empêche pas d'émerger ici ou là chez des individus singuliers.

Généralement, la philosophie apparaît quand une nouvelle classe sociale revendique une place au soleil contre l'ancienne aristocratie. Sur la base d'un nouveau rapport de forces, cette classe réforme la politique, le droit, l'administration, l'art et la vie intellectuelle. En lieu et place des traditions et des dogmes institués (qui servent la puissance de la vieille aristocratie), elle innove, argumente, raisonne et questionne. La philosophie n'est pas étrangère aux enjeux de pouvoir.

J.-F. D. : Je partage bien sûr l'idée que la philosophie, en tant que discipline, naît dans des circonstances sociales et historiques précises. Entrons un peu dans son histoire.

Il est courant d'affirmer que la philosophie (occidentale) est née en Grèce antique vers le 6^e siècle avant J.-C. Il est intéressant de noter que ce n'est pas la Grèce telle qu'on l'entend aujourd'hui, mais plutôt dans les cités portuaires de la Turquie actuelle. Au moment où Athènes n'est encore qu'une bourgade, fleurit sur la côte turque et les îles voisines une économie prospère. Ce n'est pas un hasard si la monnaie est inventée au même endroit et au même moment, en Lydie, royaume voisin où a régné le célèbre Crésus.

La Ionie est un lieu carrefour où circulent les marchandises et les idées, entre la Mésopotamie et l'Égypte. C'est un peu plus tôt et un peu plus au sud que les Phéniciens, peuple commerçant, inventent l'alphabet (les peuples se rencontrent, les commerçants échangent, rédigent des contrats et il leur faut une écriture commune). On pourrait dire sans exagérer que la monnaie, l'alphabet, la science et la philosophie ont une origine commune. C'est dans ce contexte qu'apparaissent ceux que l'on appelle aujourd'hui les « philosophes », mais qui sont tout à la fois savants (fondateurs de la physique), sages, législateurs et moralistes.

En Ionie se trouve Milet (et ses philosophes Thalès et Anaximandre). Héraclite est d'Éphèse, également en Turquie. Pythagore vient de Samos, au large des côtes turques. Les éléates se sont installés en Italie du Sud, mais viennent de Phocée (encore la côte turque). Tous les philosophes dits « présocratiques » viennent de cette région. Ils sont à la fois savants, législateurs ou conseillers du Prince (à un moment où les cités se dotent de nouvelles constitutions).

Il serait intéressant d'analyser plus en détail comment leur pensée est assez directement reliée aux préoccupations nouvelles de ces élites – une façon d'alimenter une socio-histoire de la pensée².

2- Sur le sujet, j'ai essayé de montrer combien l'histoire de la pensée était étroitement liée aux grands foyers de la puissance économique et politique (voir *L'Humanologue*, 8, « Les cités du savoir », 2023).